

Société historique de Québec

Concours d'écriture historique

Textes gagnants de l'édition 2017

Premier prix

Jessica Laroche
École secondaire Cardinal-Roy

L'ultime foi

Que de reflets ondoyants sur les pierres dont les entrailles plaident à grands cris muets la force de leur histoire! Je ne puis saisir les desseins du ciel qui impose un châtement si cruel à des intentions si pures. Si la volonté du Seigneur était de réunir en sa maison les anges d'un éden invisible, pourquoi invoque-t-il en ce jour les échos de l'enfer pour qu'ils résonnent en ces murs comme une malédiction? Peut-être ces flammes dansantes qui lèchent les lattes noircies se veulent-elles une renaissance aux motifs insondables pour nos regards aveugles que nous bénirons un jour. Oui, c'est cela, il n'existe de malédiction qu'aux yeux de celui qui est certain de s'en trouver affligé, ce qui ne sera jamais mon cas tant que la foi chassera les ténèbres de devant mes yeux. Je m'en remets donc à Dieu, qui m'a toujours guidée et qui m'a convaincue de venir ici, à Québec, pour fonder ce cher couvent dont les braises parsèment maintenant le sol autour de moi. Je me souviens de tous les obstacles que j'ai surmontés en son nom, oui, je me souviens.

Onze années auparavant, accoudée au bastingage du voilier le Saint-Joseph, je contemplais les mats à l'échine déployée qui semblaient remercier le firmament pour la paix, bien qu'éphémère, dont nous jouissions en cet instant. À l'horizon, droit devant, l'azur céleste rejoignait les flots céruléens en une fresque qui prenait dans ma conscience le titre de l'intarissable Espoir. C'est en laissant errer mon regard sur cette vision divine que j'y entrevis, ceinte des embruns qui s'élevaient de la mer, une tache verdoyante dont la teinte contrastait avec l'harmonie établie autour de moi. Ce repère lointain représentait indubitablement la côte d'un continent émergeant des abysses de l'inconnu, un continent à l'immensité encore inexplorée intégralement; l'Amérique.

Ce n'est que deux jours après la vue de cette auguste toile, le 1^{er} août 1639, que nous débarquâmes, Sœur Marie de Saint-Joseph, Sœur Cécile de Sainte-Croix, Madame de la Peltrie et moi, sur le quai dont les planches dirigèrent nos pas et nos rêves vers la Nouvelle-France. Nous fûmes escortées par les colons, recevant tous les honneurs que notre esprit d'abnégation ignorait pourtant avant ce jour, jusqu'à un petit logis près du port. Cette nuit-là, je m'assoupis dans la quiétude, bercée par la sérénade des étoiles fixées au rideau d'encre dont se drapait la voûte sidérale.

Le lendemain, mes yeux s'ouvrirent sur le spectacle de l'aurore qui ouvrait la barrière du jour à l'horizon et dont l'éclat frémissant épousait la silhouette de tout ce qui m'entourait. Aussitôt que mes pieds eurent foulé la terre hors de notre demeure et que mes poumons eurent inhalé avec félicité l'air libre, une foule hétéroclite s'avança vers moi. Des colons français et des Amérindiens étaient ainsi parvenus jusqu'à moi pour me confier leurs jeunes filles, me révélant leur désir collectif de me voir les instruire.

Ce fut une fonction que je remplis avec mes compagnes pendant nos trois premières années au pays. Nous éduquâmes les filles des bois ainsi que celles dont l'ascendance avait connu la France, et nous divulguâmes les enseignements du Seigneur à la population, émerveillées par la tournure solennelle que prenait notre mission. Vint cependant un jour où nous commençâmes à être à l'étroit dans cette école improvisée qu'était la nôtre, un jour où s'élevèrent nos aspirations vers une utopie aux allures de l'accomplissement, mais pourtant concevable : l'édification d'un monastère. C'est dans ce but que je sollicitai au Gouverneur l'autorisation de bâtir un couvent au cœur de la Haute-Ville, entreprise qui fut soldée par un assentiment immédiat.

Durant les mois suivants, je m'attelai à cette tâche titanesque, mais ô combien gratifiante, qui consistait à esquisser dans les plis de ma conscience les bourgeons de notre avenir, puis à les faire éclore sur les branches de notre présent, pour les voir prendre la forme du bâtiment de nos rêves. Et c'est ainsi que le 21 novembre 1642, la communauté déménagea dans le monastère des Ursulines, officialisant son titre de pensionnat pour les jeunes filles du pays.

Huit années durant, l'ampleur de la réalisation de mes sœurs et moi prit de l'expansion, si bien que le monastère regorgea bientôt de pensionnaires avides de savoir. L'évolution de notre œuvre aurait

indéniablement poursuivi sa course effrénée si, fatalité du destin, il n'y avait pas eu cette nuit-là, celle qui bouleversa tout.

Comment en sommes-nous arrivées à l'embrassement de tous nos efforts? La réponse est bien simple : hier soir, une sœur a oublié d'éteindre les braises qui réchauffaient le pain dans la cuisine. Il en faut parfois si peu pour faire bifurquer subitement l'histoire que nous écrivions depuis l'exorde de notre existence! Mais la vie ne se résume pas au blanc ou au noir, le monde est constitué de centaines de nuances qui teintent le regard de celui qui veut bien les admirer, et, en cette nuit du 30 décembre 1650, je choisis d'être celle qui saura puiser dans l'abîme de cet incendie les couleurs de l'espérance. Je choisis d'écouter les fondations qui m'implorent, par les relents de suie et de cendre qu'elles exhalent, de les élever vers cet azur qui les surplombe, de tout recommencer, de tout rebâtir. Et c'est ce que moi, Marie de l'Incarnation, je ferai.

Deuxième prix

Laura Langevin
École secondaire Cardinal-Roy

De la pupille d'Irma

Janvier 1903

On m'a dit que mon rêve était fou. On m'a dit que les portes de l'université ne s'ouvriraient pas aux femmes, et l'on m'a conseillé de concevoir un autre rêve, plus réaliste. On m'a suggéré de me marier et de donner naissance à des enfants. «N'est-ce pas un merveilleux rêve, Mademoiselle?» m'a-t-on dit. «Créer un être de son vivant n'est-il pas plus satisfaisant encore qu'en guérir un autre?» Mais à quoi bon donner la vie si elle ne peut être sauvée lorsque la maladie menace de l'éteindre? Je me suis alors tournée vers les États-Unis, où l'Université Saint-Paul du Minnesota m'a admise en médecine et m'a accordée, le 7 juin 1900, mon diplôme. Me voici donc, trois ans plus tard, traçant de mes pas l'innocent duvet blanc camouflant l'insalubrité de Montréal où se propage l'ombre de la mort. Des centaines d'âmes infantiles somnolent dans l'obscurité de ses bras, happées par la maladie. Gastro-entérite, poliomyélite, affection des os, tuberculose... Je vocifère silencieusement dans ma tête, l'hostilité de mes pensées dirigée vers ceux m'empêchant de soulager la souffrance décimant la Calcutta d'Amérique. Les parlementaires ne pourront me condamner plus longtemps à l'impuissance.

Avril 1903

(...) En conséquence, Sa Majesté de l'avis et du consentement du Conseil Législatif et de l'Assemblée Législative de Québec, décrète ce qui suit :

1. Le Collège des médecins et chirurgiens de la province de Québec est autorisé à admettre au nombre de ses membres, après examen, dame Irma Levasseur, et à lui accorder la licence requise pour pratiquer la médecine, la chirurgie et l'art obstétrique dans la province de Québec.
2. La présente loi entrera en vigueur le jour de sa sanction.

Février 1907

3772, Rue St-Denis. Je dépose Robert, cinq mois, premier patient de l'Hôpital Sainte-Justine, dans son berceau. Le gamin, que je gardais chez moi dans l'espoir de voir ses yeux briller un jour de plus, doit sa meilleure mine à l'épouse du riche banquier et courtier Louis de Gaspé Beaubien, soit Justine Lacoste-Beaubien, qui a bien voulu appuyer mon projet. Pourtant, mon hôpital ne cesse de me glisser entre les doigts depuis que ses gestionnaires m'ont éloignée du conseil d'administration, à peine un mois après sa fondation, 30 novembre 1907. Mes idées différant trop des leurs, les conflits se multipliaient. Je préfère partir...

Juin 1916

Le vacarme. Le vacarme assourdissant des armes qui infligent la douleur qui inflige la souffrance qui inflige la mort. Le vacarme assourdissant de la guerre. Et la maladie. Sur la toile des Balkans de la Serbie, que des hommes hantés par la haine et la folie ont tracé, emprisonnant sous la pointe de leurs pinceaux séchés des milliers de soldats innocents, il y a aussi la maladie. Une épidémie. Le typhus. Voilà plus d'un an que je tente de l'effacer de cet effarant tableau. Mes quatre compagnons canadiens ont déjà battu en retraite il y a quelques semaines, me laissant seule dans ce capharnaüm de blessés, de maladies et de morts. Il s'agit ici d'une œuvre abstraite au cœur de laquelle tout ce que je parviens à ériger de concret sont d'innombrables fosses communes et le semblant d'un hôpital dépourvu de lait, de sucre et de farine. Mais je ne laisse pas le découragement saboter mon art, même lorsque les médicaments se font rares. Au contraire, mes traits s'avèrent plus vigoureux et énergiques à chaque jour. Sourde à la langue étrangère de cet endroit, je tente de reconforter les hommes sur le point de sombrer par mes sourires les plus chaleureux et mes prières silencieuses.

Décembre 1922

«Seigneur! 30 000 dollars! Quel investissement faramineux, n'est-ce pas, Édouard?» s'exclame le Docteur Fortier en s'adressant à son collègue, le Docteur Samson. Le pédiatre comme l'orthopédiste, qui appuient aimablement le projet que j'ai élaboré depuis mon retour dans ma ville natale, m'observent, béats. Il est vrai que la propriété Shehyn de la Grande Allée ne figure pas parmi les plus abordables, mais mes économies me le permettent. Cependant, les médisances et les persifflages tels «La pauvre Irma... Elle se ruine elle-même!» soufflent toujours plus fort autour de moi. Peut-être ne sont-ils pas sans fondement, mais je reste tout de même fière d'offrir, en ce temps des fêtes, un si beau cadeau, soit l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, aux enfants malades et à leurs proches.

Août 1945

Je m'éloigne une dernière fois du manège militaire; la guerre se termine, ma carrière aussi. Mes pas se font lourds. Je n'ai plus d'énergie. Ma vie m'a épuisée. Rue d'Artillerie. Je m'arrête face à la bâtisse qui fût un jour l'Hôpital des Enfants malades. Les jeunes handicapés que j'y soignais m'habitent toujours, comme ceux de l'école pour enfants infirmes que j'ai échafaudée. Un sourire las se trace sur mes lèvres alors que mes souvenirs vagabondent d'un édifice à un autre dont j'ai vu les façades grandir sans moi, vieillir avec moi.

Janvier 1964

L'ombre dans la pupille. Le reflet des larmes. Le dernier souffle. La mort. Je l'ai vue, entendue, combattue tant de fois! Chaque jour s'est livré à une nouvelle bataille. Une victoire pour moi, une autre pour elle. L'ombre dans la pupille. Le reflet des larmes. Le dernier souffle. Oubliée de tous, je baisse les bras. À l'aube de ce dernier jour, elle gagnera. L'ombre dans ma pupille. Le reflet de mes larmes. Mon dernier souffle. Mon dernier...

Troisième prix

Valérie Beaupré
École secondaire Mont-Saint-Sacrement

La Conquête

La Nouvelle-France,
Notre terre bien-aimée,
Que nous avons si labourée, (tant)
Mais dont nous avons négligé la défense.

Nous l'avons conquise,
Mais avons cru qu'elle était acquise.
Nous aurions dû nous méfier
Et mieux nous préparer.

« Rien n'est jamais fini! »
Comme on dit.
Il ne faut pas abandonner
Même si on croit avoir tout gagné.

Le territoire possédé par la Nouvelle-France était vaste,
Mais le minime taux d'immigration a créé une population fragile,
Tel un colosse aux pieds d'argile.
Nous avons subi un sort si injuste!

Nous avons de bons alliés
Qui ne nous ont jamais abandonnés
Et sur qui on pouvait toujours compter
Au travers de toutes les hostilités.

L'alliance était renouvelée chaque année,
Ce n'est pas ça qui a manqué.
Des cérémonies étaient organisées
Où des cadeaux étaient échangés.

Les Amérindiens nous ont porté main forte,
Mais l'ennemi avait l'avantage
Avec sa supériorité numérique et ses armes de toutes sortes.
Nous aurions dû comprendre le message.

Les effectifs militaires et le budget de la colonie ont été augmentés,
Mais cela n'a malheureusement pas été suffisant.
La métropole savait pourtant que la colonie n'était pas en sécurité
Face à ses redoutables opposants.

Elle aurait dû nous soutenir davantage
Au lieu de concentrer l'essentiel de ses forces et de ses ressources en Europe.
La France a bien vu que les Britanniques avaient l'avantage
Et qu'ils ne seraient pas philanthropes.

L'engagement décisif de la Conquête
Fut la bataille des Plaines d'Abraham.
Elle a été un drame
Puisque c'était loin d'être notre requête.

Trente minutes ont été assez
Pour accomplir leur devoir
Et tuer tous nos espoirs
En ne nous laissant que des morts et des blessés.

Les deux généraux,
Wolfe et Montcalm,
Ne firent pas dérouler la Conquête dans le calme
Et pour tous deux cela finit en un triste scénario.

En mille-sept-cent-soixante,
La capitulation de Montréal
Acheva cette bataille finale
De la Nouvelle-France impuissante.

Souhaitant devenir la première puissance européenne,
La Grande-Bretagne s'appropriâ les ressources des territoires coloniaux français.
La culture, la langue, la religion ... Tout différençiait!
Les Amérindiens, détestant les Britanniques, ressentirent une telle haine!

Ce ne dut pas être facile pour les Acadiens non plus,
Car la déportation ne leur a certainement pas plu,
Alors que leurs familles avaient été séparées par les Britanniques
Pour exercer leur autorité plus facilement grâce à cette cruelle technique.

Le régime militaire britannique
Fut en place pour trois ans.
Un gouverneur et un conseil législatif composèrent par la suite la structure politique,
Mais il y avait bien sûr d'admis les Britanniques uniquement.

Nos envahisseurs essayèrent de nous assimiler à eux
En instaurant la Proclamation Royale,
Qui ne fut pas banale.
Pourtant, nous étions plus nombreux.

« Province de Québec » était maintenant le terme désignant notre territoire,
Ayant des frontières se limitant dorénavant à la vallée du Saint-Laurent.
Tout devait être différent
Pour démontrer leur victoire.

Déjà ils avaient pris notre territoire,
Ils essayèrent en plus de nous faire oublier notre histoire.
La Conquête n'était pas assez,
Il fallait tout changer.

Les autorités donnèrent des instructions cruelles face aux Canadiens à Murray,
Mais heureusement, cela n'a pas duré.
Ce gouverneur nous a accordé des concessions
Pour nous placer dans de meilleures conditions.

Il établit davantage la justice dans la population,
Mais elle ne lui fut pas rendue.
Il dut être remplacé en mille-sept-cent-soixante-huit par un autre individu.
Heureusement, Carleton, son remplaçant, maintint les concessions.

Il réussit à faire passer l'Acte de Québec, une constitution profitable
Dont le but était de fidéliser les Canadiens
Pour éviter qu'ils s'allient aux rebelles américains.
De nombreux changements survinrent dans la colonie, désormais plus équitable.

L'Acte constitutionnel fut ensuite instauré,
Par lequel la Province de Québec fut divisée en deux: le Haut-Canada et le Bas-Canada.
Cet acte permit de plaire à toute la contrée,
Que les tensions avaient rendue flagada.

Au fil du temps,
Les habitants sont devenus plus indulgents
Et ont fini par habiter la province en toute harmonie,
Telle qu'elle l'est aujourd'hui.

Prix de l'Asulf pour la qualité de la langue française

Marianne Saillant-Sylvain
Collège des Compagnons

Les balayeurs de cendre

Mes yeux se posent sur les pierres avec dégoût. Elles sont lisses, trop lisses. Carrées, droites, mesurées au centimètre près et enlignées parfaitement sur le tapis de cendre. Elles piétinent leurs aînées, elles se dressent sur leur corps comme pour se moquer de leur défaite.

On m'avait pourtant appris à ne jamais haïr. Je dois aimer, pardonner et accepter. Pourtant, ma cage thoracique se resserre sur mes poumons à chaque fois que je pose le regard sur ma ville, Québec, en ruine. Elle était belle. Désordonnée et naïve, mais c'était son charme. Et voilà qu'on ose poser des pierres lisses sur son cadavre. Des pierres identiques les unes aux autres, sans défaut, sans personnalité. Ces briques n'ont rien à faire ici, leur présence est bien trop absurde. Elles sont des intruses, elles puent l'Angleterre. Je sais que les autres sœurs le pensent aussi.

Malgré cela, personne ne dit rien. Les bouches sont closes pour garder toute la saleté à l'intérieur. Les blasphèmes ne doivent pas sortir, ils en sont défendus. On jure avec les yeux, c'est bien plus efficace. C'est silencieux, mais juste assez violent.

Au moins, on a encore l'église. Son clocher, en fait. Son clocher et quelques murs. C'est peu, je sais. C'en est presque misérable, mais si on regarde les choses du bon côté, ça laisse place à l'espoir. Le clocher, mon fier clocher qui s'acharne à se tenir debout malgré les flammes, les balles et l'humiliation. Tel un monument, on le voit de loin, sa silhouette dressée à l'horizon. Ce n'est pas surprenant qu'il attire l'œil ainsi, il ne reste plus rien autour.

On pose une autre pierre sur le sol et les cendres s'échappent juste à temps, se dissipant dans l'air pour former un nuage grisâtre. Je grimace, répugnée. Les bâtiments autour de moi poussent comme des mauvaises herbes. Ils n'ont rien de canadien, même pas une petite allure française. Ils sont anglais. Point final. Ils sont sévères. Durs. Stricts. J'en détourne le regard, refusant de me laisser gagner ainsi. Le paysage change tant que c'en est troublant et j'ai honte d'admettre que j'ai peur qu'il me change aussi. Si je regarde trop autour, pourrais-je perdre ma langue? Ma religion? Seul le temps pourra me le dire.

1763, le verdict est tombé hier. Ma terre est à la Grande-Bretagne. On s'est battus, pourtant. On s'est acharnés, obstinés, essoufflés. On s'est accrochés à la ville comme un chien affamé s'accroche à un os décharné. Malgré mon amour pour cette colonie, je dois avouer que le spectacle fut embarrassant. On l'avait prédit, on en parlait presque tous les soirs. La défaite était si longue que c'en était agonisant. J'avais l'impression d'attendre la mort d'un patient. Était-ce là la fin? Ou bien allions-nous respirer encore un peu? Finalement, nous avons une réponse. La Proclamation royale a été signée. Province de Québec, voilà notre nom.

Les cendres ont quitté les rues depuis longtemps et, lorsque je m'y promène, il m'arrive d'entendre des hommes parler l'anglais. La seule chose qui me retient de perdre patience est le minuscule chapelet en argent contre ma poitrine, mais je garde l'oreille attentive. La ville se réveille, les habitants sortent. Bientôt, les voix françaises noient les précédentes et cela me soulage. On a beau avoir été défendu de la parler, les Canadiens sont plus têtus qu'on pourrait le penser.

Province de Québec; colonie anglaise qui regorge de culture canadienne. Je regarde autour de moi et un faible sourire grandit sur mes lèvres. Même moi, ça m'a surpris. J'ai eu besoin d'un bon moment pour comprendre que cette terre restera authentique. Malgré une surface britannique, ses racines resteront toujours les mêmes.